

—Qu'as-tu, Georges, mon ami, mon enfant ?
Le Dr Sertan était près de lui, le regardant avec anxiété. Georges inclina la tête, répondant ainsi à la question qu'exprimait ce regard.

—Ainsi, c'est fini ! murmura le docteur d'un accent plein d'amertume. Ainsi, je t'ai arraché à ta demeure tranquille, à ton repos, à ton bonheur, pour te causer une cruelle souffrance ! Et sais-tu pourquoi elle te refuse ?

—Je dois croire qu'elle ne m'aime pas, répondit le jeune homme d'une voix sourde. Mais, je l'avais aimée dès le premier jour !...

—Mon pauvre enfant, elle est ambitieuse !... C'est un cœur sec, après tout, reprit le docteur après un moment de silence et avec une colère soudaine, un cœur sec qui ne s'attachera qu'au vain éclat de la renommée ! Au diable les filles de notre temps ! Qu'elles poursuivent l'argent ou l'ambition, elles n'ont pas plus de raison que de tendresse ! Pourquoi me suis-je mêlé de tout cela ? Peste soit de cette pédante qui s'imagine que la réputation tient lieu de bonheur ! La réputation, la gloire !... Si les imbéciles qui l'envient savaient à quoi elle tient et ce qu'elle vaut !

Georges releva vivement la tête, et une flamme subite brilla dans ses yeux. Il n'entendit pas le flux des paroles par lequel le docteur épanchait à la fois sa colère et son chagrin ; quelques instants après, il s'éloignait de cette maison où il venait de souffrir la déception la plus cruelle qui puisse atteindre un cœur jeune et aimant.

Il voulut repartir le soir même, et le docteur, de retour chez lui, fit retentir la maison des terribles éclats de sa voix grondante.

—Hô ! Jean, qu'on me prépare une valise, je pars, moi aussi !... Quoi ! Je laisserais ce garçon se morfondre tout seul quand je suis la cause... Eh bien ! où êtes-vous, être insupportable ? Ne pouvez-vous entendre jusqu'au bout ce que j'ai à vous dire ?... Qu'on envoie demain à dîner à la vieille ravaneuse de là-haut, et qu'on porte les journaux aux gens d'en face... Je reviendrai demain soir, et si... Eh bien ! cette valise ? Pourquoi n'est-elle pas commencée ? Vite, la voiture !

Le docteur, resté seul, se pencha à la fenêtre et aspira avec une sorte de violence l'air de la nuit. Ses yeux étaient humides, et quand on lui annonça que les chevaux étaient attelés, il descendit en disant tout bas :

—Mon pauvre enfant !... Pourquoi les vieux se mêlent-ils du bonheur des jeunes !... Jean, ajouta-t-il, comme le domestique portait la valise dans le coupé, je vais chez mon neveu, et je verrai votre mère... Soyez tranquille, mon garçon, vous savez que c'est à elle que je paie mes brusqueries envers vous. Je ne peux pas m'empêcher de gronder, ça me soulage... Ah ! portez ce billet chez mon confrère T... A demain, et surtout ouvrez mes fenêtres !

V

Un peu après que Georges et son oncle eurent quitté la maison de M. de Douhaut, Anne sortit de sa chambre et entra dans le petit salon où Alix, assise à quelque distance des lampes, était plongée dans de pénibles pensées.

Le visage de la jeune fille portait encore la trace de larmes récentes, mais elle affectait d'être calme et même joyeuse lorsqu'elle vint s'asseoir près de son amie.

Une fenêtre, ouverte sur le jardin, laissait entrer un air un peu frais, mais pur, et madame de Douhaut regardait d'un œil rêveur les ombres massifs formant des taches noires sur le ciel étincelant d'étoiles.

—Cette soirée, dit tout à coup la jeune fille, ne ressemble certes pas aux soirées d'Italie. Cependant, je suis heureuse de penser que nous sommes de retour dans ce Paris tant aimé... Chère madame, n'êtes-vous pas aise d'y être de nouveau ? Y a-t-il ailleurs un monde aussi attrayant que celui que vous me faites connaître ? La célébrité est-elle ailleurs aussi rêvée et aussi enivrante ? L'éclat de ce foyer, dont je ne suis que l'hôte, semble rejaillir sur moi et me révèle les sphères lumineuses où l'on pense, où l'on fait de grandes choses pour laisser un nom après soi... Elle avait parlé avec une vivacité un peu fébrile, et madame de Douhaut la regarda tristement.

—Un nom après soi !... Enfant ! à quoi cela nous sert-il ? Et cette lumière qui illumine l'intelligence est-elle assez pénétrante pour arriver jusqu'au cœur et pour l'échauffer ?... Anne, vous attendez une période où vous sentirez le vide des jouissances un peu factices qui vous captivent aujourd'hui... Etre aimée vaut mieux qu'être enviée... La réputation n'est qu'une vaine fumée, mais l'affection est un pain nourrissant.

Anne leva vivement les yeux sur madame de Douhaut. Ce qui devait suivre grava à jamais ces paroles dans son cœur ; elles ne revinrent pas immédiatement à sa mémoire, mais elles y restèrent comme une semence qui devait fructifier un jour, après beaucoup d'épreuves.

—Mais vous êtes, vous, si bien partagée ! Je ne puis souhaiter, dans mes rêves les plus brillants, un sort plus beau que le vôtre. Vous êtes riche, belle, recherchée, unie à un homme célèbre... Vous pouvez admirer votre mari autant que vous l'aimez... Savez-vous, chère madame, que je m'étonne parfois d'une certaine mélancolie ou d'une gaieté un peu contrainte que j'observe chez vous ?... Vous êtes encore si jeune ! Et cependant, oserais-je le dire ? vous paraissez blasée.

—Ou désabusée, répliqua doucement madame de Douhaut, la regardant avec attention.

—Alors, cette disposition doit tenir à votre santé, qui est moins bonne depuis quelque temps... Il faut vous soigner et recouvrer cette élasticité, ce joyeux entrain qui est si agréable à ressentir... Je voudrais vous voir plus enthousiaste : vous admirez l'Italie avec un sentiment si tranquille, si mélancolique ! Et, si vous partagez ici mes études, mes occupations, elles n'éveillent pas en vous l'ardeur qu'elles m'inspirent...

Madame de Douhaut resta un moment silencieuse. Anne disait vrai ; elle avait perdu cette faculté d'enthousiasme qui ne s'allie qu'avec l'espérance, et pour elle tout était empreint d'un cachet éphémère qui communiquait à ses impressions quelque chose de triste. Elle avait revu et admiré l'Italie avec le même sentiment que nous éprouvons dans la campagne à l'approche de la nuit. Le paysage se couvre d'ombre, et ses beautés, près de s'effacer, nous causent une sensation d'invisible mélancolie. Maintenant, elle reprenait cette existence semi-studieuse, qui convenait aux goûts de son mari, avec le détachement d'un voyageur au milieu de scènes qu'il va quitter prochainement. Bien que, pour chacun de nous, le moment de la mort soit incertain, elle savait que sa vie, elle, était menacée d'une manière imminente, et elle essayait d'être chaque jour mieux préparée à répondre à l'appel suprême.

—Il me vient parfois une crainte, dit-elle enfin. J'ai peur que votre séjour chez nous n'ait été préjudiciable à votre bonheur.

Anne la regarda avec surprise.

—Vous avez vécu ici, continua madame de Douhaut, d'une existence à part, en contact avec des gens plus ou moins remarquables, et si légitimes, si nobles que soient les occupations intellectuelles, je crains que vous n'ayez détruit l'équilibre de votre esprit en leur assignant une part trop considérable dans votre vie.

—Et préféreriez-vous me voir absorbée par ces naïves préoccupations dont beaucoup de jeunes filles font leurs délices ? Ces visites interminables des magasins, cette sottise musicale de danse, ces inutiles ouvrages à l'aiguille, ces...

—Non, non, vous savez que je hais la frivolité ; mais si je vous exprime le doute que je ressens, c'est que je pense à votre avenir. Vous êtes une femme supérieure, Anne ; je puis vous le dire sans flatterie, votre instruction, comme votre intelligence, dépasse le niveau auquel atteignent ordinairement les femmes...

—Oh ! non, non ! Combien de femmes, au contraire, parmi celles qui m'entourent, ont développé au même degré la faculté de penser ! Vous, par exemple !

Madame de Douhaut secoua la tête.

—Moi, dit-elle, je sens plus que je ne raisonne, et peut-être que ça été un mal autrefois... Mais entre nous, Anne, il y aurait un milieu à trouver. La tâche d'une épouse et d'une mère—vous le serez sans doute un jour—est noble et douce, mais parfois austère et même prosaïque. Pour l'accomplir, il faut plus de... *bon sens* que de science et d'intelligence. Mon enfant, vous trouverez avec peine un mari tel que vous le rêvez...

Je veux qu'il me soit supérieur, ou je ne me marierai jamais ! Je veux, je vous l'ai dit, être fière de mon mari : il faut qu'il soit célèbre !

—Et que deviendront, dans une vie consacrée à acquiescer la renommée, les tranquilles jouissances du foyer domestique ? Elles ne sont point incompatibles avec la gloire, mais l'ambition les fait évanouir.

—Ne les goûtez-vous donc pas ?

—Je jouis peu de la présence de M. de Douhaut...

—Qu'importe ? Votre cœur le suit dans ses études arides, et il vous rend si fière !

Hélas ! il eût mieux valu qu'il la rendit heureuse ! Mais elle ne trahit point la secrète angoisse de son cœur, et prenant la main de la jeune fille, elle la garda pendant quelques instants dans la sienne.

—Anne, l'heure s'écoule, et j'attends vainement votre confidence... N'avez-vous donc rien à me dire ce soir ?

La jeune fille se pencha vers elle et appuya la tête sur son épaule.

—Je ne savais comment vous dire... J'ai été trop prompt, si subite, si complète qu'ait été cette surprise, j'aurais dû vous parler...

—Regrettez-vous votre refus ? demanda vivement madame de Douhaut.

—Non, oh ! non ! s'écria la jeune fille en pleurant. Je ne sais pourquoi je suis si attristée de la peine que je *lui* cause, mais je ne puis consentir... Et si j'ai dit ce non tout de suite, c'est qu'il eût été cruel de lui donner des espérances irréalisables.

—Pourquoi eussent-elles été irréalisables ?

—Si je l'épousais, je le regretterais un jour... Je vous le répète, il me faut un mari dont je sois fière.

—Et ne peut-on être fière de nobles qualités, d'un beau caractère, d'une intelligence lumineuse jointe à une excessive bonté ? Est-ce donc l'admiration du monde qui doit faire la vôtre, et le bruit de la renommée peut-il seul éveiller vos affections ?

Anne baissa la tête.

—Nous reviendrons demain sur ce grave sujet, dit madame de Douhaut en se levant. Peut-être avec de temps, vos idées se modifieront-elles... Je vous le répète, ma chérie, je crains que votre séjour chez nous ne vous ait causé quelque mal... Souvenez-vous de mes paroles : la gloire est comme ces soleils d'hiver qui éclairent sans réchauffer et qui ne sauraient faire éclore ni fleurs ni fruits...

Elle appuya longuement ses lèvres sur le front de la jeune fille, et ajouta d'un ton presque solennel :

—Dieu vous bénisse, enfant, et, en vous révélant le véritable rôle de la femme, qu'il vous fasse connaître le prix inestimable de la tendresse et de la bonté !...

Quand Anne se fut retirée, Alix resta encore un instant près de la fenêtre, immobile et pensive, puis, se dirigeant vers l'autre extrémité de l'appartement, elle ouvrit sans bruit la porte du cabinet de M. de Douhaut.

Celui-ci, absorbé par son travail, ne l'attendit pas s'approcher ; mais il tressaillit lorsqu'elle posa légèrement sa main sur son épaule, et il tourna vers elle un visage impatient.

—Vous arrivez mal, Alix, s'il m'est permis de le dire ! Vous m'interrompez dans un calcul compliqué ! s'écria-t-il d'une voix un peu aigre.

Elle le regarda pendant quelques instants avec une expression indéfinissable, puis dit doucement :

—Edmond, avez-vous songé ce que c'est aujourd'hui l'anniversaire de notre mariage ?

—Est-ce qu'on le fête encore au bout de dix années ? répliqua-t-il en souriant, mais non sans un peu d'ironie.

—Moi je le fête toujours, dit-elle avec la même douceur.

Peut-être, en regardant ce beau visage, pensa-t-il au jour où il l'avait conduite à l'autel, toute radieuse dans ses voiles blancs. Le temps avait apporté de nouveaux charmes à cette suave figure, et s'attendrissant un instant, il l'attira à lui et l'embrassa.

—Il est tard, ma chère ; retirez-vous, et laissez-moi travailler.

—Non, sacrifiez-moi ce soir vos études, et venez vous asseoir près de cette fenêtre pour parler du passé !... Ne sentez-vous jamais le besoin de remonter le cours des années et de rassembler les souvenirs qui nous lient ? Ne prenez-vous jamais plaisir à lire dans un cœur qui vous est si profondément dévoué ?...

—Mon enfant, dit-il avec impatience, il faut que j'achève ce calcul. Allez vous reposer... Je ne vous en aime pas moins, mais vous savez que je n'ai jamais été un homme sentimental.

Un homme sentimental ! Que lui eût importé à elle qu'il n'étalât pas un vain luxe de sentiments, si elle avait lu dans son regard et senti dans son cœur une solide et réelle affection ?

—Alors, je vous laisse, dit-elle. J'ai essayé de n'être jamais importune, n'est-ce pas ?

Il fut troublé malgré lui par le son si doux de sa voix.

—Sans doute, sans doute, vous êtes une chère créature... allons, à demain...

—Que Dieu vous bénisse ! murmura-t-elle, appuyant ses lèvres sur son front.

Elle avait disparu qu'il restait encore immobile, embarrassé, interdit.

Enfin, il reprit sa plume, murmurant avec une sorte de colère :

—La peste soit des femmes romanesques !

(La suite au prochain numéro.)

Z... est d'une avarice...

L'autre soir, offrant le thé à quelques amis, Z... leur présente du sucre coupé en morceaux microscopiques.

—Méfiez-vous, disait-il à chaque invité : il sucre beaucoup.

Secours inattendu.—Le 30 décembre dernier, le steamer *Moravian*, de la ligne Allan, en destination de Liverpool, s'est échoué sur la pointe sud-ouest du Mud Island, à quelques quinze milles de Yarmouth, dans la Nouvelle-Ecosse. Le vent soufflait dans le temps à la tempête, et la position devenait périlleuse. On découvrit qu'une voie d'eau venait de se déclarer dans un des compartiments de devant et ordre fut donné d'alléger le navire en jetant une partie de la cargaison à la mer pendant qu'on se préparait à transporter les passagers sur l'île avec tous les secours nécessaires. Le débarquement s'opéra sans difficulté, mais le froid sévissait et plusieurs personnes subirent des engelures plus ou moins graves. On découvrit tout à coup que dans la cargaison se trouvait une consignment d'huile de Saint-Jacob, expédiée à Francis Newberry & Sons, Londres. On peut voir en lisant la *Tribune* de Yarmouth du 18 janvier dernier, l'usage qu'on fit de ce médicament :

« Les passagers et l'équipage du *Moravian*, débarqués sur le Med Island, ont eu à souffrir beaucoup du froid. Heureusement que parmi la cargaison se trouvaient différentes préparations médicales, entr'autres de l'huile de Saint-Jacob. En se servant de ce précieux remède, les passagers en sentirent immédiatement les effets bienfaisants et purent prévenir les conséquences graves du froid. »

Les honoraires d'un médecin, qui intéressent plus d'une personne actuellement.—Le prix des visites faites à un malade durant quelque temps, joint aux prix des médicaments, forment un montant si élevé qu'il suffirait à faire vivre une famille dans l'aisance. Une seule bouteille des Amers de Houblon vous épargnera toutes ces dépenses, en vous faisant jouir d'une bonne santé.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. *Les Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chœurs. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

Déménagement.—Enfin, le temps de notre déménagement est fixé au premier Mars.

Nous aurions voulu le faire plus tôt, mais les indispensables retards de la construction nous en ont empêché.

Nous voudrions bien, si c'est possible, nous débarrasser de toutes nos marchandises actuelles afin de n'avoir à entrer dans notre nouveau magasin que les marchandises toutes fraîches que notre acheteur, Louis A. Dupuis, est maintenant à choisir sur les marchés d'Europe.

Pour obtenir ce résultat, nous avons mis tout notre stock au prix coûtant, ce qui veut dire que nos marchandises vous sont offertes en ce moment au-dessous même du prix du gros. Si vous en avez besoin, c'est le temps de venir nous voir.

Dupuis Frères,

605, RUE STE-CATHERINE, Montréal.

Rien n'est plus propre à faire décider un homme à rester célibataire que de passer la nuit chez un ami marié qui a plusieurs enfants malades et être tenu éveillé une partie de la nuit par leurs cris. Tout ce qu'il faut pour guérir ces enfants souffrants c'est de leur administrer des Amers de Houblon.—*Traveller*.